

QUAND LES ANIMAUX  
NOUS FONT DU BIEN



LAURENCE PAOLI

---

# QUAND LES ANIMAUX NOUS FONT DU BIEN

Enquête sur ces compagnons  
qui rendent nos vies meilleures

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03421-7

« On a besoin de tous les chiens, de tous les chats,  
et de tous les canaris, et de toutes les bestioles  
que l'on peut trouver... [...] Puis il dit la tête baissée,  
comme s'il n'osait pas regarder les étoiles :  
les hommes ont besoin d'amitié. »

ROMAIN GARY,  
*Les Racines du ciel*,  
Gallimard, 1956.

« La quête incessante de connaissance du partenaire intime,  
ainsi que les inévitables méprises tragi-comiques  
qui l'accompagnent, commandent le respect,  
que le partenaire en question soit animal,  
humain ou même inanimé. »

DONNA HARAWAY,  
*Manifeste des espèces compagnes*,  
Flammarion, 2003.



## Prologue

Delphine, 38 ans, monitrice éducatrice, exerce dans l'unité pédiatrique du centre de réadaptation des Capucins à Angers où elle suit des enfants avec des handicaps plus ou moins lourds. Depuis quelques années, l'association Les Blouses roses finance des séances de médiation canine pour stimuler et remonter le moral de ces jeunes patients, généralement hospitalisés pour des séjours de longue durée. Bien qu'elle ait été un peu dubitative au départ, « moi, je ne suis pas du tout “animaux”, ça ne me parle pas, je ne trouve pas ça mignon, rien de tout ça », Delphine a rapidement constaté les bienfaits de cette médiation un peu particulière. « On a des enfants qui n'ont pas toujours la possibilité de nous montrer tout ce qui les traverse. Or, la présence des chiens déclenche plein de choses : des sourires comme Charlotte en a fait ce matin. Aucune d'entre nous ne s'y attendait ! » Même après plusieurs années, Delphine s'étonne encore de ce qui arrive pendant ces séances : « Il y a toujours quelque chose d'un peu magique qui se dégage, un truc qu'on ne maîtrise pas. »

Pour elle, les animaux apportent énormément d'imprévu : « C'est là qu'est la surprise. Ils viennent bousculer un peu tout alors que nous on n'ose pas et c'est ça qui provoque des choses. [...] Il s'agit aussi d'une histoire de rencontre entre l'intervenant, les patients, les chiens et nous, les accompagnants. »

Lionel et Jackie, tous deux sexagénaires, se sont rencontrés il y a un peu plus de vingt-cinq ans. En 2020, Jackie fait un grave infarctus qui l'oblige à renoncer à certaines de ses activités. Qui plus est, les mesures sanitaires mises en place lors de l'épidémie de Covid-19 le contraignent à travailler à domicile. Lionel, qui continue de se déplacer fréquemment pour son activité professionnelle, voyant la solitude imposée à son compagnon, sans parler de l'altération de sa qualité de vie, revient sur son refus de prendre le chien dont Jackie avait toujours rêvé. Ils adoptent Reykj, un bull-terrier anglais alors âgé de 2 mois. Cette présence quotidienne dynamise et distrait Jackie : « Maintenant, je suis forcé de me promener avec Reykj et, même quand je suis fatigué ou essoufflé, en sa compagnie je m'oublie d'autant plus que je parle avec plein de gens. » Mais c'est dans sa relation avec Lionel que le résultat est le plus surprenant. Il explique qu'ils étaient tellement habitués l'un à l'autre que leur existence était devenue un peu monotone ; depuis que Reykj a fait son entrée dans leur vie, l'énergie dans leur relation a changé, « l'amour est ressorti ». Lionel, qui appréhendait cette vie à trois, connaît de son côté une véritable révolution émotionnelle : « J'ai l'impression d'être en communion avec Reykj. Je l'adore, il me



touche beaucoup. Et puis sa présence m'apaise, me rassure lorsque j'ai des insomnies et que je m'interroge sur l'existence. » Et il ajoute : « Ça faisait longtemps que je n'avais pas ri comme ça ! »

Sara est une adolescente brillante de 15 ans qui éprouve des difficultés à s'affirmer. Pratiquant l'équitation depuis son enfance, elle a toujours rêvé d'avoir son cheval. En 2018, son vœu est finalement exaucé quand son père fait l'acquisition de Gato, un étalon andalou âgé de 11 ans. « La première fois que je l'ai vu, j'ai marché avec lui dans le manège. Il n'avait pas de selle ni de harnais, mais il m'a suivie. Le fait qu'il m'ait choisie m'a touchée au plus profond de moi-même, parce que cet animal me faisait confiance et voulait se relier à moi. » Désormais, elle passe avec bonheur ses week-ends avec Gato. « Il me connaît très bien et moi aussi je le connais très bien. On est fusionnels. » L'adolescente souffre de crises d'angoisse qui la paralysent, la présence de son cheval la rassure énormément : « Ça m'est déjà arrivé de pleurer dans son box en m'appuyant sur lui pour sentir du contact. Ça fait du bien à l'âme. Vu qu'on a une vraie connexion, je ne me sens pas seule, il va y avoir une sorte de réconfort. [...] Quand je vais mal, ça me permet de m'échapper mentalement et de me sentir quand même fière de moi d'arriver à bien le monter. » Enfin, s'occuper de Gato et en prendre soin, lui donne confiance en elle. Pour Sara, « un animal peut changer réellement la vie d'une personne parce qu'il l'adoucit et lui permet de voir les choses sous un angle plus tendre et plus aimant ».

Clément, 13 ans, souffre de phobie scolaire depuis plusieurs années. Se préparer pour aller au collège l'angoissait tellement qu'il a fallu le déscolariser. Fréquenter ses copains est également devenu une épreuve, ce qui le prive de toute vie sociale extérieure à sa famille. Malgré un accompagnement psychologique, il se sent très seul. Un jour, ses parents découvrent sur un groupe Facebook que les chiens peuvent avoir un effet bénéfique sur les enfants qui traversent le même genre de problèmes. C'est ainsi qu'en 2019 Pépité, une golden-retriever âgée de 2 mois, fait son entrée dans la vie de Clément. Depuis qu'elle est là, il se sent moins anxieux et a moins de mal à se confronter au monde extérieur. Sa mère Béatrice témoigne : « Pépité amène le lien à l'autre, la relation à l'autre. » Clément bénéficie aussi de rendez-vous réguliers avec une professionnelle de la médiation animale qui organise des séances avec Pépité. La petite chienne, qui ne quitte pas l'adolescent, contribue à ancrer ce dernier dans une réalité sensorielle réconfortante. Clément explique : « Elle me fait du bien, je lui parle beaucoup. » Passionné par l'agriculture, il aimerait pouvoir suivre, l'année prochaine, une formation dans la Maison familiale rurale qui se trouve à côté de chez lui. Pour accéder à son rêve, il doit obtenir l'autorisation d'être accompagné de Pépité pendant ses cours.

Aucune de ces histoires ne se ressemble, les protagonistes n'ont ni le même âge, ni le même vécu, ni le même style de vie. Cependant, l'existence de chacun d'entre eux a

profondément été modifiée grâce à la présence d'un animal qui leur a apporté un supplément de joie, de sérénité et une certaine forme de réassurance. En réalité, nous sommes très nombreux à pouvoir nous remémorer un souvenir marquant avec une bête, un moment qui nous a procuré, momentanément ou durablement, un sentiment de réconfort ou de bonheur. Tous ces ressentis positifs individuels s'additionnent pour former une histoire collective construite autour de relations interespèces qui, paradoxalement, nous permettent de mieux vivre notre humanité.

Pourtant, de manière générale, nous avons honte de ce que nous éprouvons, comme si se lier avec une autre espèce que la nôtre nous ramenait à une condition primitive. Ce qui explique que se prévaloir des avantages apportés par un tel compagnonnage n'est le plus souvent toléré que sous la forme d'anecdotes légères, drôles ou émouvantes.

Bien sûr, on reconnaît que certaines bêtes, généralement des chiens, remplacent des aides humaines : c'est le cas des chiens-guides pour personnes aveugles ou malvoyantes, des chiens d'assistance pour les malades souffrant d'épilepsie ou de diabète, des chiens d'aide pour personnes handicapées physiques, des chiens de sauvetage... Éduqués à nous seconder ou à nous secourir, cette fonction d'« outil » à notre service leur donne une légitimité sociétale qui peut être analysée de façon scientifique, alors que, dans d'autres circonstances, où leur mission est tout aussi essentielle mais ne découle pas d'un apprentissage établi, la présence des animaux à nos côtés est considérée comme marginale, leur rôle relevant alors de la simple tolérance. Je parle ici des

animaux qui soignent dans une thérapie assistée, de ceux qui accompagnent les malades dans une maison de retraite ou un service hospitalier ou encore de ceux vecteurs de résilience dans un pénitencier, sans oublier nos animaux de compagnie... Tous ceux, dont les bienfaits n'entrent pas dans le domaine des certitudes avérées et sont, de ce fait, cantonnés à un discours « magique ».

Pour faire évoluer les mentalités, selon les critères propres à notre société, ces bienfaits doivent être mesurables et reposer sur des bases scientifiques solides ; deux points qui sont toujours sujets à caution. Tout d'abord, les effets positifs ne peuvent être que partiellement évalués car ils dépendent d'une donnée subjective : les individualités humaines et animales mises en contact. En outre, la plupart des améliorations perçues sont liées à l'expérimentation d'émotions positives et de sentiments heureux. Si les composantes expressives des premières peuvent être démontrées<sup>1</sup>, les seconds sont difficiles à mesurer avec rigueur. Ensuite, le bien-être que nous éprouvons en présence de ces compagnons non humains provient souvent de la sensation que nous avons de vivre une relation émotionnelle avec eux. Or, admettre que nous partageons une forme de communion – ou tout du moins que nous avons des interactions – est une démarche difficile dans nos sociétés occidentales où, comme le dit en substance la psychologue spécialiste de l'anthropologie de la communication, Véronique Servais, notre rapport au règne animal repose sur la croyance que si nous sommes bien dans une continuité anatomique et

physiologique avec lui, il y a une « coupure radicale » en ce qui concerne nos qualités mentales respectives<sup>2</sup>.

Cependant, la prise de conscience de l'érosion de la biodiversité avec la disparition d'un grand nombre d'espèces, balaye notre époque d'un souffle puissant qui remet en cause la relation que nous entretenons avec la nature dans son ensemble. Il apparaît enfin de façon indiscutable que beaucoup d'autres espèces que la nôtre font preuve d'intelligence, ont la capacité de communiquer et de souffrir, de ressentir de la compassion, du dévouement, de manifester de l'empathie, de l'altruisme et même de l'amour – qualités que l'on associait, jusqu'ici, aux seuls humains –, ce qui donne au règne animal une valeur intrinsèque supérieure à celle qu'il avait auparavant. Ainsi, maintenant nous pouvons dire, sans être montrés du doigt, qu'il est pertinent et même nécessaire, dans bien des cas, d'établir des relations qui soulagent le cœur et l'âme, avec des animaux, êtres sensibles, singuliers et interactionnels.



## Chapitre I

### L'animal qui fait du bien

#### *Les enfants perdus*

Johan a 42 ans. Il y a sept ans, il se retrouve à la rue à la suite d'une rupture amoureuse. Il est accompagné de sa chienne Purple âgée de 2 ans, croisée « labrador, rottweiler, beauceron par sa mère, pitbull et épagneul par son père ». Johan voyage en solitaire, sillonnant l'ouest et le centre de la France, mais grâce à Purple, il ne se désocialise pas complètement. « Le chien, c'est un vecteur de rencontre. Quand on faisait la manche, les gens s'arrêtaient en regardant l'animal avant l'être humain », explique-t-il.

Johan est obligé de dormir dehors car dans les foyers, les animaux ne sont pas acceptés. Il sollicite l'aide sociale afin d'essayer d'obtenir un logement ; on lui répond alors que pour cela, il doit se « débarrasser » de sa chienne, ce qui est impensable : « Purple, c'est l'amour de ma vie. Elle me connaît très bien et elle m'aime pour ce que je suis. » Malgré son extrême solitude et des conditions matérielles de plus en plus difficiles, Johan tient le coup grâce à Purple :

« Si je ne l'avais pas eue, je ne serais plus là depuis longtemps. Je me serais foutu en l'air. »

Après un peu plus de trois années d'errance, une assistante sociale lui trouve enfin une chambre à Paris chez Les Enfants du canal, l'une des rares institutions à accepter les personnes sans domicile fixe avec leurs animaux de compagnie. Depuis, Johan et Purple se reconstruisent, ensemble, doucement.

Malheureusement, toutes les histoires d'errance ne se terminent pas aussi bien que celle-ci. Le terme de « sans domicile fixe » englobe à la fois les personnes qui sont sans abri, c'est-à-dire qui dorment dans la rue ou dans un autre lieu non prévu pour l'habitation (hall d'immeuble, parking, jardin public, gare...) et celles abritées dans le cadre d'un dispositif d'hébergement (d'urgence, social, de stabilisation, d'insertion, dispositif national d'accueil)<sup>1</sup>. Dans l'Union européenne, c'est le chiffre de 700 000 SDF qui est avancé par la Fédération européenne des associations nationales qui travaillent avec les sans-abri (FEANTSA), mais il est très approximatif, tant les critères pris en compte et les modes de dénombrement sont variables d'un pays à l'autre<sup>2</sup>. En France, la Fondation Abbé-Pierre estime qu'il y a près de 300 000 SDF dont 10 % sont des sans-abri<sup>3</sup>. L'Insee signale en 2012 qu'un quart de ces SDF ont entre 18 et 29 ans<sup>4\*</sup>.

---

\* Selon la dernière étude (2016) du Canadian observatory of homelessness, on recensait dans ce pays environ 235 000 SDF dont 35 000 à 40 000 jeunes âgés de 13 à 24 ans. Aux États-Unis, en 2020, selon la National alliance to end homelessness, ils étaient 568 000, dont 35 000 jeunes de moins de 25 ans. En Australie, selon l'Australian



La plus grande partie de ces jeunes sont dans la rue à cause d'une rupture familiale. Viennent ensuite ceux qui, ayant bénéficié de l'aide sociale à l'enfance, ont été placés dans des familles d'accueil ou dans des foyers, et qui, une fois jetés dans la « vraie » vie à 18 ans, sans soutien, n'arrivent pas à s'adapter<sup>5</sup>. Sur l'ensemble des adultes sans domicile nés en France, 86 % ont vécu dans leur jeunesse un événement douloureux lié à leur environnement familial (deuil, rupture...), 25 % ont été placés en famille d'accueil ou en foyer et 17 % ont subi des violences chez eux<sup>6</sup>. Mais le passé n'explique pas tout et les causes pouvant conduire à devenir SDF sont multiples : perte de l'emploi, rupture, maladie, deuil, addiction, sans compter le fait d'être demandeur d'asile et/ou sans papiers. Seule certitude, leur nombre ne cesse d'augmenter.

Quel que soit le motif qui les a conduits à cette précarité extrême, tous ces gens ont en commun d'être désespérément isolés et de cruellement manquer de liens affectifs et sociaux. Dans l'Hexagone, selon l'Insee, 37 % d'entre eux voient leur famille une fois par mois et seuls les deux tiers rencontrent des amis de temps en temps. Par conséquent, les animaux qu'ils adoptent deviennent leurs plus proches compagnons. Parmi ceux-ci, le chien tient une place privilégiée, tout particulièrement dans le cas des sans-abri : il joue certes un rôle protecteur pour son maître, qui, vivant dehors, est à la merci de toutes les violences. Mais surtout,

---

Institute of Health and Welfare, plus de 290 000 SDF ont été secourus entre 2019 et 2020 et, parmi eux, 42 400 jeunes de 15 à 24 ans.

il s'avère que sa présence est souvent l'ultime rempart qui permet à ce dernier de ne pas subir une complète désagrégation tant sociale que morale.

Le sociologue Christophe Blanchard, maître de conférences à l'université de Paris-13, a consacré sa thèse au binôme homme-chien qui vit dans les rues, disséquant d'une façon remarquable les liens d'affection qui se tissent entre eux<sup>7</sup>, car contrairement à ce que l'on pense, ces animaux sont généralement mieux traités par leurs maîtres que ces derniers ne se traitent eux-mêmes. En effet, Christophe Blanchard explique que ces hommes et ces femmes « peu sûrs de leurs qualités, constamment disqualifiés et mis au rebut par le monde extérieur », trouvent souvent une raison de vivre et de garder la tête haute, en cherchant à prouver à eux-mêmes et aux autres qu'ils sont capables de prendre soin de leurs compagnons à quatre pattes. Ces derniers sont généralement de véritables substituts affectifs : « Nous on a des chiens, mais c'est parce que ce sont nos enfants. Parfois, si on les prend avec nous pour la manche, c'est parce qu'on ne peut pas faire autrement. Mais on ne les exploite pas. » Bien mieux éduqués qu'on ne pourrait l'imaginer, par des maîtres qui tentent de leur donner l'attention qui leur a souvent fait défaut, ces chiens des rues sont souvent d'excellente composition, comme en témoigne une auxiliaire vétérinaire interviewée par Christophe Blanchard : « Ils ne sont pas attachés quand ils arrivent à la clinique vétérinaire, mais ce sont des chiens sympas qui obéissent bien, qui sont très sociables avec tous les autres chiens, les gens, les enfants... » Ces animaux compagnons deviennent aussi,

pour leurs maîtres, des repères biographiques vitaux et de véritables facilitateurs sociaux qui leur permettent d'entretenir ponctuellement des zones de contact avec l'extérieur.

Dans certains cas, souvent chez les moins âgés, ces chiens offrent la possibilité de recréer ce qui peut se rapprocher le plus d'une famille. C'est ce qu'explique un jeune homme également interviewé par le sociologue : « Quand je suis arrivé ici, je ne connaissais personne. Autour de la gare, il y avait un groupe avec pas mal de chiens. Comme ils ont vu que je faisais la manche depuis deux heures, ils sont venus me parler et m'interroger sur Snoz. On a sympathisé. C'est eux qui m'ont montré les combines du coin. Aujourd'hui, je n'ai plus quitté ce groupe. Ils sont devenus mes potes et ceux de Snoz qui s'entend très bien avec les autres chiens. Depuis un an, il est même devenu père<sup>8</sup>. » En effet, la naissance d'une portée de chiots est toujours un événement. En les offrant, leur propriétaire se lie avec d'autres « parents » choisis pour « faire famille ». Ces liens familiaux sont même étendus à un deuxième cercle, puisque généralement, chaque animal se voit attribuer une marraine et un parrain qui en assurent la garde « en cas de démarches administratives, d'hospitalisation, voire d'incarcération du propriétaire ». Enfin, étonnamment, la présence des chiens permet indirectement de réguler une certaine forme de violence, toute maltraitance étant généralement sanctionnée par le groupe qui peut se substituer alors à un maître défaillant lui confisquant son animal et l'excluant du groupe, punition sans appel qui le condamne à retomber dans une terrible solitude.

Hélas, dans nos sociétés ultranormées, comme nous l'avons vu, le fait qu'un SDF possède un ou plusieurs chiens est un frein à l'obtention d'une aide sociale ou à la réintégration dans le système. « Tout serait si simple s'ils ne prenaient pas d'animaux », témoigne une éducatrice. « Pour moi, c'est simple, si la personne est propriétaire d'un chien, je ne traite même pas le dossier. Ces personnes ont déjà suffisamment de problèmes comme cela ; pour s'en sortir, elles n'ont pas besoin de s'en rajouter », déclare une élue de conseil général, assistante sociale de profession<sup>9</sup>. Les pouvoirs publics ainsi que les structures sociales ne se rendent pas bien compte de la place que tient un tel compagnon auprès des personnes exclues. Leur proposer une aide en contrepartie de l'abandon de leur animal est une erreur fondamentale qui les place face à un dilemme déchirant : celui d'échapper à l'errance en sacrifiant l'individu qu'elles considèrent comme leur unique soutien affectif ou refuser de le faire et rester dans la rue. Beaucoup choisissent cette dernière solution.

Selon Frédérique Kaba, directrice des missions sociales de la Fondation Abbé-Pierre à Paris, il y a tout de même une lueur d'espoir car l'idée de la prise en compte de l'animal commence doucement à faire son chemin : « Si je ne suis pas capable d'entendre ce que me dit l'autre, je ne vais pas arriver à le sortir de la précarité. En quoi je devrais, moi, juger que cet animal n'a pas de place dans mon système d'aide ? [...] Qu'est-ce qui, dans cet animal de compagnie, est si crucial pour lui, pour sa santé mentale, pour son réconfort, pour l'expression de sa joie, dans sa capacité à être avec les

autres ? Qu'est-ce qui est si primordial et majeur dans tout ça ? » Malgré tout, les rouages sont lents à se dégripper et, pour l'instant en France, même si certaines structures commencent à faire des essais en accueillant ponctuellement des bénéficiaires avec leurs animaux, moins de 10 % d'entre elles proposent de prendre les chiens avec leurs maîtres\*. En attendant, plusieurs associations, comme Vétérinaires pour tous, Gamelles Pleines ou SoliVet, se sont donné pour but d'« aider l'animal pour aider l'homme ».

Vétérinaires pour tous, créée sous l'égide de l'Ordre des vétérinaires, du Syndicat national des vétérinaires d'exercice libéral et de l'Association française des vétérinaires de compagnie, permet aux personnes à très faibles revenus de faire soigner leur animal de compagnie avec un principe simple : elles ne payent qu'un tiers des frais, les deux autres tiers sont respectivement pris en charge par le vétérinaire, qui abandonne une partie de ses honoraires, et par l'association. La fédération Gamelles Pleines, lancée par Yohann Severe, qui rassemble onze associations franchisées couvrant quinze villes françaises, a comme credo de « lutter contre l'exclusion sociale des personnes en situation de précarité en agissant par la dimension animale ». Depuis sa création, en l'espace de treize ans, elle a réussi à devenir une référence pour les SDF, pour les partenaires sociaux ainsi que pour les groupes industriels spécialisés dans l'animal de

---

\* Citons pêle-mêle, la Maison de Rodolphe à Lyon, les Exclus à Brest, Saint Benoît Labre à Nantes, et le Fleuron Saint Jean à Paris qui est d'ailleurs la première structure de ce type à avoir vu le jour en 1999 grâce à l'alliance de la Fondation 30 millions d'amis et de l'Ordre de Malte.

compagnie qui mettent régulièrement la main à la poche pour soutenir son combat. Gamelles Pleines distribue de la nourriture (43 tonnes en 2020) et des accessoires (laisSES, colliers, muselières, antiparasitaires...), organise des campagnes vétérinaires (vaccinations, stérilisations, soins...) et accompagne les maîtres dans leur accession au logement en travaillant sur l'hyperattachement. En effet, lorsqu'un sans-abri est hébergé et qu'il se lance dans le parcours de sa réinsertion sociale, son chien, avec qui il vivait jusqu'ici une relation fusionnelle, se retrouve enfermé seul des heures durant, ce qui provoque des comportements destructeurs qui sont ingérables pour les voisins et douloureux pour le maître. C'est d'ailleurs ce qui explique en partie le taux élevé d'échec de réinsertion chez les propriétaires d'animaux de compagnie qui finissent par craquer et par repartir dans la rue. Il est donc capital d'éduquer en amont les maîtres et leurs chiens afin que cette nouvelle vie sédentaire puisse démarrer dans les meilleures conditions.

Enfin, les bénévoles de Gamelles Pleines coachent les salariés de structures d'accueil afin qu'ils arrivent à mieux appréhender la présence de l'animal. De son côté, SoliVet créée par un jeune vétérinaire, Théo Noguer, s'est lancée depuis deux ans dans une démarche un peu similaire sur la ville de Lyon, en ciblant plus spécifiquement toutes les problématiques qui peuvent apparaître dans les structures sociales confrontées aux sans-abri accompagnés de chiens, que ce soit les soins aux animaux, l'éducation comportementale, ou encore la formation des salariés à une meilleure gestion des besoins de ces binômes.

### *La forteresse invisible*

Tom, Olivier et Thomas sont trois jeunes Québécois. Leurs histoires sont des exemples frappants des bienfaits générés par le lien établi avec certains animaux éduqués à accompagner des enfants qui ont une vie plus compliquée que celles des autres. Les troubles du spectre autistique (TSA), décrits pour la première fois dans les années 1940 par deux médecins, Léo Kanner et Hans Asperger, sont définis comme un « ensemble de troubles neurodéveloppementaux complexes se caractérisant avant l'âge de 3 ans par des difficultés de communication et d'interactions sociales ainsi que des comportements, activités et centres d'intérêt restreints, stéréotypés et répétitifs<sup>10</sup> ». Ils sont le fruit d'une prédisposition génétique additionnée de causes multifactorielles. Actuellement, dans le monde, quasiment un enfant sur cent soixante naît avec un TSA selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Plus que le retard mental qui ne touche qu'une partie d'entre eux alors que d'autres font preuve de capacités hors norme, la caractéristique commune à tous ces enfants est leur façon différente de traiter les informations. Mais que l'atteinte soit sévère ou légère, et malgré un soutien médical devenu systématique, pratiquement tous développent des symptômes qui non seulement bouleversent le déroulement de leur vie mais impactent aussi le quotidien de leurs proches : anxiété extrême, difficultés d'expression, angoisses nocturnes, hypersensibilité ou, au contraire, hyposensibilité...

Marie-Claude Lebret, enseignante dans un lycée agricole, fonde en 1989 l'association française Handi'Chiens, dans le but d'éduquer des chiens d'assistance destinés aux personnes handicapées. S'appuyant sur des expériences menées avec succès aux États-Unis depuis le début des années 1990<sup>11</sup>, Marie-Claude Lebret se lance dès 1992 dans l'éducation de chiens d'assistance dits « d'éveil » pour permettre aux enfants avec un TSA de mieux vivre leur quotidien. En 2000, au Canada, la Fondation Mira – créée en 1981 par un éleveur et éducateur de chiens, Éric Saint-Pierre, et initialement spécialisée dans la remise de chiens-guides aux personnes non voyantes – initie la même démarche avec la mise en place d'un programme d'éducation de chiens d'assistance destinés également aux familles d'enfants avec TSA.

De façon moins marquée que pour le chien-guide ou le chien d'assistance pour personne avec handicap physique, ces animaux ne répondent pas qu'à des comportements spécifiques car « il n'y a pas *un* TSA mais *des* TSA avec des profils de personnes très différents et des façons d'être qui le sont tout autant<sup>12</sup> », explique Marine Grandgeorge, docteure en psychologie et maître de conférences au sein du laboratoire d'Éthologie EthoS basé à Rennes. C'est pourquoi, que ce soit en France ou en Amérique du Nord, ces chiens « TSA » font l'objet d'une formation qui leur donne la particularité d'être remarquablement bien élevés et particulièrement empathiques : ils sont capables de rassurer, de dispenser affection et réconfort et d'augmenter la capacité qu'a l'enfant à faire face aux *stimuli* extérieurs en l'accompagnant dans son quotidien. Ce sont des animaux de



compagnie dotés de « superpouvoirs » ! Cependant, comme le souligne Nicolas Dollion, chercheur postdoctorant au sein du laboratoire EthoS, pour que le duo fonctionne, il est essentiel d'« appairer au mieux les personnalités de l'enfant et du chien, comme des amis, pour créer un beau lien » – la condition ultime étant bien évidemment que l'enfant ait un attrait pour les canidés. Pour être certaine d'avoir des animaux présentant les qualités requises et aptes à recevoir l'éducation adéquate, Handi'Chiens les sélectionne dans un panel provenant d'une quarantaine d'élevages indépendants et Mira les élève à demeure. La fondation canadienne a d'ailleurs croisé des labradors avec des bouviers bernois, ce qui a donné des chiens baptisés « Labernois » pour la première génération et « Saint-Pierre » à partir de la deuxième, qui allient la vaillance, la vivacité et le cœur d'or des labradors avec l'écoute, l'intelligence et le dévouement des bouviers bernois. Enfin, chez Handi'Chiens et chez Mira, les frais d'élevage et d'apprentissage, qui s'élèvent respectivement à environ 18 000 euros et 25 000 dollars canadiens, ne sont pas répercutés sur les familles bénéficiaires à qui les chiens sont remis gratuitement. Faut-il encore trouver le nombre suffisant de généreux donateurs pour pouvoir répondre aux sollicitations de plus en plus nombreuses des parents d'enfants autistes (actuellement plus de 80 % des demandes de chiens d'éveil chez Handi'Chiens).

Tom, 13 ans, est diagnostiqué avec TSA à l'âge de 2 ans. À l'époque, après l'annonce faite par les médecins, Anik et Bernard, ses parents, repartent de l'hôpital avec quelques dépliants leur permettant de s'informer sur l'autisme et avec

la terrible impression de devoir se débrouiller seuls. Par chance, un ami leur parle du programme de chien d'assistance de la Fondation Mira qui vient tout juste de débiter. Sans hésitation, Anik et Bernard font une demande et, un an et demi plus tard, après la validation de toutes les étapes requises pour l'acceptation de son dossier, la famille se voit attribuer un magnifique labrador blond surnommé Beebop.

Beebop est d'une compagnie extrêmement stimulante pour Tom. Le petit garçon, par exemple, a de grosses difficultés d'élocution. Miracle ! Beebop comprend tout ce qu'il dit et réagit parfaitement à ses paroles, ce qui l'aide considérablement à prendre confiance en lui-même. Tom persévère, parle de plus en plus et de mieux en mieux. Aujourd'hui, il a juste un léger défaut de prononciation qui peut faire penser qu'il est anglophone. Lorsque Tom entame sa scolarité, Beebop le rassure tous les jours avant son départ et le reconforte à son retour après les stimulations de la journée. Cerise sur le gâteau, Beebop facilite la vie de la famille dans ses déplacements. La mère de Tom explique : « La présence du chien crée beaucoup d'empathie avec les gens. Le harnais de la Fondation Mira envoie le signal qu'il y a quelqu'un qui a un handicap. Du coup, quand Tom faisait des choses bizarres et que les gens voyaient le chien dans l'équation familiale, ils ne jugeaient pas, ils se disaient "OK, je comprends, il y a quelque chose qui ne va pas". Ça amenait une compréhension intuitive de la situation qui nous soulageait beaucoup. » Pour elle, le chien est le meilleur thérapeute qui existe. Et pourtant, ils en ont vu, des thérapeutes !

Beebop part à la retraite en 2018 et, dix jours plus tard, Lili, une chienne labrador également, fait son arrivée dans la famille. « La connexion s'est faite en 30 secondes. Il y a eu un véritable coup de foudre entre Tom et elle. Il a demandé à la Fondation Mira une femelle noire avec les poils doux, joueuse et "collante" et c'est exactement ce qu'il a eu. Lili est une belle grande "fille" enjouée, attachante, pleine d'énergie qui veut toujours suivre Tom partout, qui aime se coller à lui. Je ne vous dis pas la complicité qu'ils ont, c'est incroyable ! » D'ailleurs Tom qui s'occupe de Lili « comme si c'était son bien le plus précieux » a même développé avec elle un langage qui leur est propre, ce qui, pour ses parents, « représente bien la force du lien qui existe entre les deux ».

Deux ans après l'arrivée de Lili, Tom entre au collège et passe d'un endroit où sont réunis 300 élèves à un autre qui en compte 1 300. La multiplication des interactions déclenche chez lui d'intenses crises d'angoisse. Il finit par demander l'autorisation d'amener sa chienne en cours avec lui. Banco ! La demande est acceptée par la direction du collège et la transition se fait en douceur avec l'aide d'un éducateur de la Fondation Mira qui explique aux élèves comment se comporter avec Lili : ne pas lui parler, ne pas la toucher et passer systématiquement par Tom pour interagir avec elle. Petit bonus : Tom est maintenant l'un des élèves les plus populaires de sa classe. Quant à Lili, « pot de colle », comme la surnomme affectueusement l'adolescent, elle est devenue la mascotte de l'établissement !

Olivier, 13 ans, est diagnostiqué avec TSA à l'âge de 9 ans. Terriblement anxieux, il a un sommeil très perturbé et a du mal à être attentif à l'école. Conseillés par les parents de Tom avec lesquels ils sont liés, ceux d'Olivier font alors une demande à la fondation Mira. Comme en témoigne Marie-Claude, sa mère, « c'est une démarche en marge du traitement des enfants TSA. Il n'y a pas un médecin qui nous en a parlé, ce ne sont pas des références données aux parents ». Deux ans plus tard, Tequila, une splendide Labernoise rousse, est remise à la famille. « Un lien s'est tout de suite créé entre Olivier et Tequila. D'ailleurs, quand il l'appelle, elle ne court pas, elle vole ! »

Chez l'adolescent, le changement est radical. C'est lui qui prend soin de la chienne, gérant ainsi des responsabilités qu'il n'avait jamais connues. Surtout, en moins de quinze jours, son sommeil est plus serein et il n'a plus besoin de laisser la lumière allumée ou de garder la porte de sa chambre ouverte. Comme l'explique Nicolas Dollion : « On voit souvent des parents qui sont épuisés, qui sont à la limite du burn-out, qui n'ont pas dormi une nuit complète depuis plusieurs années. Eh bien, grâce au chien, les problématiques du sommeil s'améliorent d'un coup. Dès les premières semaines, leur enfant dort et eux aussi. » La présence de Tequila permet également de diminuer et de canaliser les crises d'Olivier car le contact physique avec la chienne l'apaise très vite. Enfin, il arrive à être beaucoup plus attentif à l'école depuis qu'elle l'y accompagne. Et bien sûr, comme Tom avec Lili, Olivier s'est fait des copains grâce à Tequila.

Il y a quatre ans, tout juste âgé de 6 ans, Thomas, le petit frère d'Olivier, a également été diagnostiqué avec un TSA. Malheureusement, il attend toujours son compagnon à quatre pattes car les demandes ont explosé. Maintenant, quelque 200 dossiers d'enfants autistes arrivent chaque année chez Mira qui ne peut élever et éduquer qu'une centaine de chiens sur le même laps de temps. « Quand on voit les bénéfices que cela apporte, tout le monde veut un chien pour son enfant. L'orthophoniste qui vient, elle est toujours émerveillée de voir les relations d'Olivier et Tequila », explique Marie-Claude. Pour la maman d'Olivier et de Thomas, « si on devait demander quelque chose au gouvernement ce serait l'accès facile et rapide à un chien de ce type et l'aide financière pour pouvoir l'entretenir ». En effet, si les délais d'obtention sont tout aussi longs de part et d'autre de l'Atlantique, contrairement à la France où une prestation de compensation est offerte par l'État pour l'entretien de chaque chien d'éveil\*, rien n'est proposé au Canada (alors qu'il existe une aide mensuelle pour les familles qui ont un chien-guide ou un chien d'assistance pour handicap moteur). Ce projet de soutien financier était pourtant d'actualité au Québec ces dernières années. Malheureusement, bien que la présence du chien d'assistance ait de multiples effets positifs scientifiquement avérés

---

\* Uniquement si le chien a été éduqué dans une structure labellisée et par des éducateurs qualifiés selon des conditions établies par l'arrêté du 20 mars 2014, relatif aux critères techniques de labellisation des centres d'éducation des chiens d'assistance et des centres d'éducation des chiens-guides d'aveugles et à la création d'un certificat national.

(régulation du stress, source de réconfort pour l'enfant, amélioration du sentiment de compétence du parent et de la dynamique familiale, multiplication des interactions sociales extérieures à la famille), un rapport de l'Institut national d'excellence en santé et en services sociaux (INESSS)<sup>13</sup> a jugé en 2019 que les preuves étaient encore insuffisantes pour pouvoir affirmer que cette présence améliore le sommeil du jeune, son comportement et son autonomie ainsi que certains aspects de son développement moteur. En conclusion, il est nécessaire que davantage d'études soient faites pour documenter davantage « l'impact de l'utilisation des chiens d'assistance [...] sur la qualité de vie et la participation des personnes ayant un TSA » afin d'envisager, dans le futur, l'attribution d'une quelconque aide.

La nécessité d'accroître rapidement le nombre de ces études risque de devenir un véritable problème à l'avenir. C'est bien pour cela que Handi'Chiens et la Fondation Mira viennent de lancer un réseau baptisé « ARGOS » dont l'objet est d'initier une collaboration sur la conduite d'études communes destinées à recenser et à analyser de manière objective les résultats obtenus grâce aux chiens, auprès des enfants autistes et de leurs proches. D'ailleurs, un premier sujet vient d'être validé avec Nicolas Dollion et Marine Grandgeorge en charge de la partie scientifique. Il porte sur les effets positifs de la présence du chien d'éveil sur les enfants avec TSA et sur leurs parents<sup>14</sup>. Échelonné sur trois années, ce travail va coûter un peu plus de 150 000 euros dont une partie est financée par les deux structures.

## Chapitre II

# Les pratiques de soin par le contact animalier

### *La genèse*

Nombreux sont ceux qui se sont interrogés sur l'utilisation de la présence des animaux dans le dessein d'améliorer la santé humaine considérée comme « un état de complet bien-être physique, mental et social »\*, mais c'est au XVIII<sup>e</sup> siècle, au Royaume-Uni, que les premières expériences de soin par le contact animalier firent leur apparition. C'est le philanthrope et humaniste anglais William Tuke qui donne le coup d'envoi. Atterré par l'état des asiles psychiatriques, il fonde en 1792 une institution modèle : The York Retreat. Les patients y ont la possibilité de s'occuper d'animaux afin de retrouver dans le plaisir la capacité à se concentrer sur des tâches simples. En 1854, en pleine guerre de Crimée, l'infirmière Florence Nightingale remarque que la

---

\* Définition donnée par l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) : « Un état de complet bien-être physique, mental et social, ne consistant pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité. »

compagnie d'une tortue – un reptile dont l'expansivité n'est pourtant pas le point fort – a le don de reconforter certains malades et de diminuer leur anxiété. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à l'hôpital de Pawling à New York, réservé aux membres de l'armée de l'air, des chiens sont introduits afin que leur présence contribue à remonter le moral des soldats blessés. En 1947, le docteur Samuel B. Ross fonde aux États-Unis une institution baptisée « Green Chimneys » destinée à aider les enfants souffrant de graves troubles émotionnels. Elle abrite de nombreux animaux de ferme dont ils doivent s'occuper. Les résultats obtenus sont suffisamment probants pour qu'aujourd'hui encore, les soins aux animaux soient toujours inclus dans les programmes thérapeutiques des jeunes patients.

Toutefois, dans le monde occidental, c'est au début des années 1960 que les interventions des animaux auprès de malades commencent à être suffisamment structurées pour pouvoir être qualifiées de « pratiques de soin par le contact animalier ». Soit, selon la définition donnée par le sociologue Jérôme Michalon qui leur a consacré sa thèse : « Un ensemble de pratiques hétérogènes visant la mise en relation d'un animal vivant et d'un être humain en situation de souffrance (liée à une maladie et/ou à un handicap) en vue d'un bénéfice pour ce dernier [...] certaines pratiques viseront uniquement une amélioration du cadre de vie de personnes séjournant dans un établissement de soin, d'autres auront plus à cœur de proposer des activités récréatives ; d'autres encore revendiqueront leur participation à part entière au dispositif de soin mis en place autour d'une



personne. Enfin, certaines intégreront une dimension explicitement thérapeutique à cette mise en relation. Le point commun de ces ambitions réside dans l'idée d'intervention soignante<sup>1</sup> [...]. »

C'est le psychiatre américain Boris Mayer Levinson qui commence réellement à faire bouger les lignes grâce à la publication, en 1962, d'un article<sup>2</sup> dans lequel il relate l'histoire de Johnny, alors âgé de 7 ans. Lors de sa première consultation, le petit garçon se retrouve face au thérapeute et... à son chien, nommé Jingles, exceptionnellement présent ce jour-là dans le cabinet de son maître. À la stupéfaction du médecin, l'enfant, qui était jusqu'ici complètement replié sur lui-même, montre alors un véritable intérêt pour l'animal ; il le laisse lui lécher le visage et le caresse en retour. Jingles, que Boris Levinson décide de garder auprès de lui lors des séances suivantes, va alors nouer avec le petit Johnny un lien qui permettra au travail psychothérapeutique de se mettre en place. Lorsqu'il présente ce cas pendant un congrès de l'American Psychological Association à New York, il est moqué par la plupart de ses confrères. Certains lui demandent même s'il partage ses honoraires avec son assistant à quatre pattes ! Boris Levinson lance alors une enquête auprès de 400 d'entre eux et finit par découvrir qu'un tiers a déjà eu recours à un animal dans son exercice et que plus de la moitié a recommandé à l'un de ses patients de prendre un animal de compagnie. Pourtant, aucun n'a osé en faire état.

Au début des années 1970, un domaine de recherche baptisé « Human Animal Interactions » (HAI) émerge dans le

but de promouvoir le fait que « la place des animaux en tant qu'individus est bénéfique à la société humaine et doit être valorisée ». Il est porté par des chercheurs, des professionnels de la santé ainsi que des vétérinaires qui s'intéressent à la question des relations homme-animal. À l'intérieur de cette communauté HAI, on retrouve également des représentants de l'industrie de l'animal de compagnie (Waltham/Mars, Nestlé/Purina, Hill's Pet Nutrition, Affinity...), en pleine expansion depuis les années 1960. Leur puissance financière permet d'appuyer la recherche en mettant en place associations et ONGs dont le but, comme l'explique Jérôme Michalon, est de démontrer que la relation à l'animal de compagnie, souvent décrite comme autocentrée et misanthrope, « peut faire du bien à soi, mais également à d'autres et n'est pas qu'un simple repli mortifère<sup>3</sup> ».

Les vétérinaires, de leur côté, contribuent à créer aux États-Unis les premiers centres universitaires consacrés à l'étude du mécanisme du lien entre santé humaine et présence animale. Rattachés pour moitié à des départements de médecine vétérinaire et pour l'autre à des facultés ou à des écoles de médecine humaine, ils vont être à l'initiative de la plupart des études qui cherchent à démontrer l'existence et les bienfaits de ce lien. Par la suite, de nombreuses initiatives personnelles voient le jour dans le sillage de ce mouvement.

En France, le coup d'envoi est donné en 1971 par Pierre Sommer, héritier d'une vieille famille industrielle des Ardennes spécialisée dans le feutre et les revêtements de sol. Passionné d'environnement, il décide de créer avec son

épouse une institution destinée à promouvoir le lien entre les animaux familiers et les enfants : la Fondation Adrienne et Pierre Sommer, devenue, sous l'égide de la Fondation de France, une véritable référence. Elle a pour particularité de s'autofinancer pour tout ce qui concerne son fonctionnement ainsi que pour ses activités de mécénat, ce qui garantit son indépendance. C'est ainsi que pour son œuvre, elle ne rend compte à aucune corporation qu'elle soit vétérinaire, médicale, scientifique ou industrielle. Ce statut particulier où elle n'est ni juge ni partie, doublé de la volonté de faire avancer, plutôt que de briller ou d'arbitrer, lui donne une place singulière.

En 1974, c'est au tour du père Guy Gilbert de fonder un lieu de vie pour jeunes à la dérive où il expérimente avec succès un projet basé sur la « zoopédagogie » qui a toujours cours aujourd'hui. Il s'agit de la Bergerie de Faucon située à Rougon au cœur du parc régional des gorges du Verdon. Deux ans plus tard, le vétérinaire Ange Condoret s'inspire de l'expérience de Levinson et met en place une méthode de travail avec des animaux\* qu'il utilise avec succès auprès des petits enfants atteints de troubles du langage pour favoriser l'émergence d'une communication non verbale.

De l'autre côté de l'Atlantique, aux États-Unis, c'est en 1977 que les vétérinaires Leo K. Bustad et William McCulloch se lancent, avec le frère de William, le psychiatre Michael J. McCulloch, dans la promotion du bénéfice des relations homme-animal par le biais d'études et de programmes en

---

\* Intervention Animale Modulée Précoce (IMAP).

créant la Delta Fondation, qui deviendra plus tard la puissante Delta Society\*. Leo K. Bustad est le premier à oser l'expression « lien humain/animal ». Il n'hésite d'ailleurs pas à déclarer que ce lien « est similaire aux fonctions humaines qui vont de pair avec les émotions d'amour et d'amitié dans les formes les plus pures et les plus nobles ».

Finalement, en 1990, ces différents protagonistes se regroupent au sein de l'International Association of Human-Animal Interaction Organizations (IAHAIO), qui compte aujourd'hui plus d'une centaine d'organisations membres multidisciplinaires et associations professionnelles. Tous les trois ans, l'IAHAIO organise une conférence fort prisée et coordonne le partage de connaissances et de méthodologies.

Pratiquement en même temps que la naissance de cette mouvance HAI qui considère l'animal au travers du prisme de l'espèce humaine, apparaît celle des « *animal studies* », ce domaine de recherche qui mêle sciences humaines et sociales, sciences de la vie, droit, lettres, philosophie, géographie, histoire, anthropologie, philosophie, etc., pour étudier l'animal au travers de la représentation que l'on s'en fait, tout en se plaçant résolument de son côté. L'une de ses franges les plus militantes a nourri de nouvelles formes de militantisme dans lesquelles s'inscrivent les mouvements antispécistes.

L'émergence de ces deux courants, que l'on peut considérer comme complémentaires, montre bien que

---

\* Elle changera de nouveau de nom en 2012 en adoptant celui de l'un de ses plus célèbres programmes, Pet Partners.

les interactions homme-animal font désormais partie des champs de recherche reconnus. Pourtant, bien que les HAI œuvrent activement à « l'acceptabilité sociale des animaux dans les pratiques de soin<sup>4</sup> », les travaux de Boris Levinson restent isolés jusqu'en 1975.

C'est un couple de psychiatres américains qui relance le sujet cette année-là avec une nouvelle publication qui fait mouche<sup>5</sup>. Elisabeth et Samuel Corson découvrent par hasard que certains adolescents internés au sein de l'hôpital dans lequel ils exercent, manifestent un véritable intérêt pour les chiens qui y sont détenus à des fins expérimentales. Ils décident alors d'utiliser cette attirance de manière thérapeutique auprès de 50 patients chez qui les psychotropes et les électrochocs ont peu d'effet. Très rapidement, ils constatent chez 47 d'entre eux une amélioration de l'estime de soi et du sens des responsabilités, ainsi qu'une augmentation de leurs interactions sociales.

Neuf ans plus tard, la publication d'une autre étude intitulée « Companion Animals in Institutions » fait de nouveau grand bruit dans la communauté scientifique. David Lee, un travailleur social, y rapporte les résultats d'une expérience qui se déroule depuis une dizaine d'années au Lima State Hospital dans l'Ohio aux États-Unis. Dans cet établissement qui accueille des prisonniers hébergés pour troubles psychiatriques, l'équipe soignante a découvert que certains patients s'occupent en cachette d'un oiseau blessé. Cette attention portée à une petite bête en détresse par des criminels endurcis et dépressifs est étonnante. Suffisamment pour que la direction de l'établissement non seulement ne

leur « confisque » pas l'oiseau, mais valide la mise en place d'un programme dans lequel les prisonniers qui le désirent se voient confier la garde de petits animaux, principalement des volatiles et des rongeurs de tailles qui les rendent aptes à vivre dans l'exiguïté des cellules. Au moment de la sortie de cette étude, l'expérience a suffisamment de recul pour que puisse être rapporté, sans erreur possible, que les tentatives de suicide et les accès de violence se sont faits beaucoup plus rares pour les détenus qui ont bénéficié de la présence de ces petits compagnons. Les traitements médicamenteux de certains ont aussi souvent pu être réévalués à la baisse. Comme l'explique David Lee au cours d'une interview, « la plupart de ces gars sont là pour le reste de leur vie. Tout leur environnement est menaçant et intimidant. Les gardes leur donnent des ordres, l'administration leur dit ce qu'ils doivent faire [...] un animal de compagnie ne va pas juger ce qu'ils ont fait, il ne va pas les traiter de tous les noms ou leur imposer des choses<sup>6</sup> ». En ayant la responsabilité d'un animal, ces prisonniers se sentent utiles pour autrui, et prennent conscience de l'importance de s'occuper d'eux-mêmes.

### *Rédemption*

En 1986, deux ans après la parution de la publication de David Lee, l'État du Colorado lance un programme de dressage de mustangs sauvages par des prisonniers, baptisé le Wild Horse Inmate Program (WHIP). Tout débute en 1934 lorsque le Taylor Grazing Act est promulgué pour

protéger les sols des plaines de l'Ouest de la surexploitation, entraînant alors un massacre des troupeaux de mustangs et d'ânes vivant en liberté qui sont en concurrence alimentaire directe avec le bétail. En 1959, l'opinion publique s'inquiète de cette hécatombe et le Wild Horse Annie Act est adopté pour interdire de chasser ces équidés avec des véhicules à moteur, ce qui réduit de façon importante les abattages. En 1971, l'adoption du Wild Free-Roaming Horses and Burros Act va beaucoup plus loin : tuer un cheval ou un âne sauvage est désormais considéré comme un crime fédéral. Les troupeaux d'équidés sont alors placés sous la responsabilité du Bureau of Land Management (BLM) et du U.S. Forest Service (USFS) qui doivent les protéger et contrôler leur nombre afin de maintenir l'équilibre écologique des terres de l'Ouest<sup>7</sup>. Pour cela, environ 10 000 animaux sont prélevés chaque année, pour être ensuite nourris et logés aux frais de l'État, à moins d'être adoptés *via* le programme Adopt a Mustang. Malheureusement, non débourrés, les chevaux ne trouvent généralement pas preneurs. Un contingent d'environ 50 000 individus reste ainsi à la charge du contribuable américain, ce qui génère une dépense suffisamment conséquente pour qu'elle commence à poser un problème<sup>8</sup>.

C'est alors que naît l'idée du WHIP : pourquoi ne pas utiliser la main-d'œuvre bon marché que représentent les prisonniers pour dresser ces chevaux et les vendre plus cher et surtout plus facilement ? Résultant d'un accord passé entre le Colorado Correctional Industries (CCI) qui gère le travail des prisonniers dans les lieux de détention de

cet État et le BLM, le WHIP est tout d'abord testé dans la prison de Cañon City où il connaît un grand succès : les chevaux dressés partent comme des petits pains. Il est ensuite repris par les établissements pénitentiaires de cinq États de l'Ouest, avant d'être étendu aux ânes sauvages en 2001, et l'année suivante... aux chiens abandonnés peuplant les refuges<sup>9</sup> évitant ainsi qu'ils ne soient euthanasiés ! C'est ainsi que, depuis trente-cinq ans, quelque 280 chevaux prélevés dans la nature sont confiés chaque année à plusieurs centaines de détenus<sup>10</sup> chargés de les dompter avant qu'ils ne soient mis aux enchères.

Le WHIP est révélé au grand public grâce au film *Nevada* réalisé en 2019 par Laure de Clermont-Tonnerre. Elle y raconte l'histoire d'un détenu qui intègre ce programme pendant qu'il purge sa peine au sein de l'établissement pénitentiaire de Carson City aux États-Unis. Commence alors pour lui un lent et douloureux apprentissage pour arriver à maîtriser la violence de ses pulsions, condition *sine qua non* pour gagner la confiance du cheval qui lui a été confié. Grâce à la relation qu'il réussit à créer avec l'animal, cet homme brisé va retrouver, petit à petit, une partie de son humanité. Le récit de cette rédemption, bien que romancé, témoigne de l'histoire des milliers de prisonniers ayant bénéficié du WHIP. Toutefois, aux antipodes de ce qui a été initié au Lima State Hospital, ce programme n'a pas été mis en place pour favoriser le bien-être ou la réinsertion des détenus, mais simplement pour gérer la population excédentaire d'équidés sauvages... Et pourtant, ce sont les bénéfiques humains qui l'emportent largement.



En réalité, le véritable impact économique du WHIP provient moins de la somme gagnée grâce à la vente de ces animaux, que de celle économisée grâce à la réhabilitation inespérée des hommes qui s'en occupent.

Comme l'explique Brian Harding, un superviseur du programme au Four Mile Correctional Center à Cañon City, « ces gars apprennent un métier, or ce sont des hommes qui n'ont jamais eu de boulot avant. Ils intègrent des compétences commercialisables et développent une éthique de travail. Nous voyons beaucoup de changements positifs chez eux. Ils commencent inexpérimentés, manquant de motivation et terminent en ayant confiance en eux tout en sachant comment commencer et finir un travail<sup>11</sup> ». Ce programme n'est pourtant pas un parcours de santé pour les prisonniers qui y adhèrent : d'abord, ils doivent suivre un cursus préalable de 180 heures durant lequel sont traités différents sujets touchant à l'entretien des chevaux, puis se consacrer entièrement, pendant plusieurs mois d'affilée, à la monture qui leur a été octroyée<sup>12</sup>. Surtout, ils doivent modifier leur comportement car le seul moyen d'approcher ces puissants animaux pour les éduquer sans être blessé est de gagner leur confiance avec patience, fermeté et douceur. C'est un véritable apprentissage pour cette population plus habituée à se faire respecter par la force qu'à établir des relations empathiques. Lauren Feldman, journaliste, explique : « Quiconque a travaillé avec des chevaux comprend leur pouvoir de transmutation. Pour obtenir le meilleur d'un cheval, vous devez être au mieux de vous-même : serein, calme, patient, sûr de vous et gentil. Ce ne sont pas

exactement des traits de caractère communément décrits pour qualifier des prisonniers<sup>13</sup>. »

Ici, ce sont les humains qui doivent faire le premier pas, comme le souligne Randy Helm<sup>14</sup>, un ancien représentant des forces de l'ordre et coordinateur du WHIP dans l'Arizona. Les participants au programme « doivent comprendre que le cheval arrive avec un passé, avec ses peurs ». Or, qui mieux que ces femmes et ces hommes peut appréhender ce qui se passe dans la tête d'un mustang affolé et agressif ? Dans un article publié par le *Huffington Post*<sup>15</sup>, Morris, un jeune homme incarcéré à la prison de Florence dans le Colorado, confie « qu'il avait vu chez les chevaux quelque chose qu'il n'avait jamais admis avant devant qui que ce soit, même pas à lui-même : le fait qu'il avait vécu sa vie entière dans la peur »<sup>16</sup>. En ce qui concerne le programme de dressage des chiens, une projection similaire s'opère : certains des prisonniers qui présentent des désordres mentaux de type stress post-traumatique, dépression, anxiété, etc., retrouvent chez les animaux qu'ils prennent en charge des symptômes similaires aux leurs. Par exemple, 85 % des femmes emprisonnées ont été abandonnées et abusées, tout comme la plupart des chiens dont elles s'occupent<sup>17</sup>. Ce sont ces émotions et ces vécus communs qui permettent aux détenus de s'identifier aux bêtes dont ils ont la responsabilité et de ressentir une forme de compassion, qui souvent se transforme en affection, voire en amour – une gamme de sentiments qu'ils n'ont généralement pas eu la possibilité d'expérimenter dans leur vie antérieure et qui finissent, littéralement, par les transformer. « Grandir avec ce cheval,

apprendre comment aimer ce cheval, apprendre à aimer, car je ne savais pas ce que c'était qu'aimer<sup>18</sup> », témoigne Brian, un récidiviste.

Au-delà de cette prise de conscience intime, parvenir à dresser un mustang sauvage ou redonner assez confiance à un chien terrorisé ou agressif pour qu'il vous retourne une affection sans limites est suffisamment valorisant pour que ces femmes et ces hommes abîmés commencent à acquérir une certaine forme d'estime d'eux-mêmes. C'est ainsi que certains d'entre eux trouvent enfin la force d'échapper à la spirale infernale des échecs programmés. En effet, aux États-Unis, pratiquement 2,2 millions d'individus sont emprisonnés, parmi eux 44 % vont récidiver la première année après leur libération, 68 % dans les trois ans qui suivent, et 77 % d'entre eux dans les cinq ans<sup>19</sup>. Avec le WHIP, force est de constater que ce taux de récidive a énormément baissé pour osciller entre 15 et 20 %<sup>20</sup>. Justin, 30 ans, emprisonné pour la seconde fois, témoigne : « Hier, le premier cheval que j'ai dressé du début à la fin est parti. C'était émouvant, c'est plus que de la joie de le voir s'en aller pour devenir quelqu'un. Si je peux lui apprendre ça alors je peux l'apprendre aussi et quand je serai libéré, devenir quelqu'un<sup>21</sup>. »

Le WHIP est devenu, bien malgré lui, un projet emblématique de réinsertion où, grâce aux soins par le contact animalier, on est témoin « de la guérison involontaire des âmes perdues »<sup>22</sup>.

### *Prémices d'une reconnaissance*

Dès le milieu des années 1980, certains membres de la communauté HAI commencent à militer pour que les pratiques de soin par le contact animalier obtiennent une véritable légitimité scientifique. C'est en effet une étape fondamentale pour qu'elles soient davantage utilisées dans les hôpitaux ou dans les établissements médico-sociaux. Mais pour cela, il est nécessaire de passer par une démonstration irréfutable. C'est là qu'entre en jeu l'Evidence Based Medicine (EBM) ou médecine fondée sur les preuves. Née dans les années 1940, l'EBM est devenue, depuis dix ans, l'étalon-or dans tous les domaines de la santé.

L'objectif de l'EBM est de rendre les pratiques médicales reproductibles en les rationalisant<sup>23</sup>. Elle répond également à des contraintes économiques car il est maintenant obligatoire de prouver qu'un médicament est efficace pour pouvoir le commercialiser<sup>24</sup>. Les décisions doivent être fondées sur des arguments cliniques et expérimentaux validés grâce à des protocoles rigoureux. Pour cela, on utilise principalement des études longitudinales (réalisées dans le temps) sur des cohortes (un grand nombre de personnes) et des essais cliniques randomisés (ECR) en double aveugle où les patients sont répartis de façon aléatoire en deux groupes, l'un recevant le médicament actif et l'autre un placebo administré de la même manière, et ni les malades ni les soignants ne sont en mesure de savoir qui reçoit quoi.

Cette quête de reconnaissance scientifique, et plus exactement médicale, amène alors les universités de Pennsylvanie et du Maryland à publier dans les années 1980 le bilan de deux nouvelles expériences de soin par le contact animalier qui ont une double particularité : sortir du domaine psychologique pour s'intéresser au physiologique – et plus précisément à la santé cardiovasculaire humaine – et tabler sur un paramètre précis, la présence d'animaux de compagnie. La première de ces expériences concerne une centaine de patients ayant souffert d'un infarctus du myocarde dont la moitié possède un animal familier. Au bout d'un an, quatorze sont décédés dont onze appartenaient à la catégorie « sans animal »<sup>25</sup>. La seconde expérience est lancée en 1983 par la même équipe, qui démontre que des enfants ont une tension nettement plus basse lorsqu'un chien les accompagne dans leurs activités de lecture, de discussion ou même de repos<sup>26</sup>.

Comme on le voit, il ne s'agit plus de « Jingles » le chien ni du patient « Johnny », mais de catégories d'animaux et de groupes de personnes ; l'animal est générique et interchangeable et le patient devient un échantillon. On sort du cas ou de la série de cas ainsi que de la prise en compte de l'inclination des humains pour l'animal et de la projection qui s'ensuit<sup>27</sup>, pour entrer dans le domaine de la statistique.

La méthodologie employée va inspirer la plupart des études publiées dans les années qui suivent. Elles sont majoritairement écrites par des chercheurs, qui supplantent alors les praticiens, et s'emploient à légitimer les bienfaits de la présence des animaux de compagnie sur la santé

humaine, ce qui entraîne la reconnaissance indirecte des pratiques de soin par le contact animalier. L'EBM et ses études deviennent d'autant plus incontournables qu'en 1987, le National Institute of Health, organisme chargé de gérer aux États-Unis la recherche médicale, demande qu'elles soient désormais la norme pour mesurer les résultats des recherches menées sur les liens homme-animal<sup>28</sup>. Comme le souligne le sociologue Christophe Blanchard, « il est plus facile de faire des prélèvements biomédicaux qui vont indiquer d'emblée quel est l'état de la personne à l'instant T que d'analyser si son comportement a évolué ». C'est pourquoi, au cours des trente dernières années, nombre d'expériences sont faites pour témoigner le plus objectivement possible que la corrélation entre « contact avec les animaux » et « santé humaine » ne fait plus aucun doute<sup>29</sup>.

Il se trouve qu'un des facteurs essentiels jouant sur notre état physique est le stress. Surtout lorsqu'il est chronique. Or, tout tend à prouver que la présence de nos compagnons à poils, plumes et écailles nous procure un apaisement, une diminution mesurable physiologiquement de notre niveau de stress, ce qui contribue à améliorer notre santé<sup>30</sup>. C'est ainsi qu'un tiers des patients qui souffrent de fibromyalgie voient leurs douleurs diminuer de façon notable après la visite d'un thérapeute accompagné d'un chien<sup>31</sup> ; que des hommes chez qui l'on diagnostique une maladie potentiellement mortelle souffrent moins de dépression lorsqu'ils vivent avec un animal familier ; que des patients atteints de la maladie d'Alzheimer mangent mieux et sont plus actifs lorsque leurs repas se déroulent devant un aquarium où

nagent des poissons<sup>32</sup> ; que, lors d'un examen universitaire, la présence d'un animal fait baisser de façon notable chez les participants la plupart des manifestations physiques liées à l'anxiété<sup>33</sup> ; que des adultes souffrant d'un problème de surtension, grâce à la présence d'un chien familial obtiennent de meilleurs résultats qu'avec un médicament<sup>34</sup> ; que des enfants qui se trouvent avec un chien dans la salle d'attente d'un dentiste sont plus détendus que lorsque l'animal n'y est pas<sup>35</sup>. Il est également prouvé que le taux d'absentéisme scolaire pour cause de maladie est plus faible chez les écoliers qui possèdent un animal de compagnie<sup>36</sup>.

Ces derniers résultats corroborent ceux d'une enquête de grande envergure, menée en Allemagne auprès de 9 000 personnes en 1996, puis reconduite en 2001. Elle établit que, durant ces cinq années d'intervalle, les personnes qui vivent avec un animal de compagnie (chien, chat, oiseau, poisson, cheval, etc.) ont significativement moins consulté leur médecin que la moyenne des Allemands<sup>37</sup>. En Australie, un questionnaire distribué auprès de 5 700 personnes permet de constater que les propriétaires de chiens ont une tension, des taux de triglycérides et de cholestérol nettement plus bas que les autres<sup>38</sup>. Effectivement, selon une étude anglaise, les plus de 65 ans qui multiplient les efforts physiques en promenant leur petit compagnon auraient une forme équivalente aux quinquagénaires<sup>39</sup>. Enfin, une publication agrégeant les résultats d'une dizaine d'articles, parus entre 1950 et 2019, révèle que les maîtres de chiens ont, toutes causes confondues, un taux de mortalité plus faible de 24 % par rapport à ceux qui n'en ont pas, ce

taux atteignant 31 % en ce qui concerne les maladies cardio-vasculaires<sup>40</sup>. Quant aux propriétaires de chats, il est démontré qu'ils ont 40 % de moins de risques de faire un AVC que les autres. Pour le vétérinaire Jean-Yves Gauchet<sup>41</sup> et la journaliste Véronique Aïache, auteure d'un livre sur la « ronron thérapie<sup>42</sup> », il est certain que le ronronnement de ce petit félin a un pouvoir déstressant, régulateur de la tension artérielle, activateur des défenses immunitaires ; il apaise et agit comme un médicament sans effet secondaire. Plus étonnant, ils citent tous deux les résultats d'une étude américaine datant des années 1950, qui prouve qu'à fracture égale, un chat se rétablit trois fois plus vite qu'un autre animal. Les vibrations émises par le ronronnement ont même été reproduites par des kinésithérapeutes « pour accélérer la cicatrisation osseuse<sup>43</sup> » !

Dans certains pays, l'impact économique que la présence de ces petits compagnons a sur la santé humaine a également été mesuré. Par exemple, entre 1996 et 2001, en Australie et, dans une moindre mesure, en Allemagne, l'urbanisation grandissante corrélée avec une baisse des acquisitions immobilières a entraîné une hausse des locations interdisant la possession d'animaux de compagnie, ce qui a eu pour effet d'augmenter respectivement les dépenses de santé de 495 millions de dollars australiens et de 367 millions d'euros<sup>44</sup>. Renversant la charge de la preuve, un rapport économique publié au Royaume-Uni en décembre 2016<sup>45</sup> a exposé que la présence des animaux de compagnie permettait au système de santé de faire une économie annuelle de 10 %, soit environ 2,45 milliards de livres par an !



Additionnés les uns aux autres, l'ensemble de ces résultats et de ces constatations forment un corpus de littérature scientifique qui permet sans ambiguïté de lever le doute sur l'apport bénéfique des bêtes qui partagent notre vie quotidienne. On sort du domaine exclusif de la magie pour mettre un pied dans celui de la science. De la science, oui, mais d'une science restrictive, étriquée qui compartimente, classe, met des étiquettes et cherche moins à soigner qu'à prouver. Il n'est donc pas étonnant de retrouver cette phrase dans un article publié en 2000<sup>46</sup> : « Il y a des preuves *intrigantes* que la présence des animaux peut être bénéfique, en particulier dans le cas de maladies cardio-vasculaires. » En réalité, il reste un hic et il est de taille : le modèle statistique cher à l'EBM montre que l'animal est bien à l'origine des bienfaits thérapeutiques constatés<sup>47</sup> mais il n'explique pas pourquoi...

### *Naissance d'une discipline*

En parallèle à cette course à la légitimation, tout un courant de pratiques de soin par le contact animalier se développe de façon informelle sur le terrain. Son objet est de venir en appui aux traitements ou de répondre à certains besoins pour lesquels la médecine traditionnelle n'offre pas de solution satisfaisante. Comme le raconte Didier Vernay, l'un des pionniers en France dans le domaine de la médiation par l'animal, neurologue au CHU de médecine universitaire de Clermont-Ferrand, « les publications c'était très

bien, mais ça n'était rien par rapport au volume de la pratique. Il faut voir le nombre de gens qui travaillaient avec des poneys des chiens, des personnes handicapées ou des enfants autistes, sans le publier, sans le dire ».

Au Canada, deux expériences menées à cette époque sont révélatrices de l'esprit qui animait alors les partisans de ce courant plus ou moins officieux. En 1993, Guylaine Normandeau, architecte de formation et éducatrice canine par passion, fonde l'Institut de zoothérapie du Québec et monte une collaboration avec l'hôpital Jeffery-Hale, alors en pleine mutation. Dès la première année de ce projet pilote, les résultats sont tellement probants tant auprès des patients que du personnel, qu'une ménagerie abritant une cinquantaine d'individus différents (furet, chien, chat, lapin, oiseau...) est installée au sein de l'établissement. Une première dans cette province canadienne ! Pendant vingt ans, les séances de zoothérapie sont prescrites aux patients par les médecins de l'établissement. Puis, la direction du Jeffery-Hale change et, sans plus de cérémonie, le service est dissout.

Au Québec toujours, en 1998, un projet de zoothérapie est lancé dans le service d'oncologie pédiatrique du Centre Hospitalier Universitaire de Québec-Université Laval (CHUQ). Au Canada, environ 855 enfants âgés de 0 à 14 ans développent chaque année un cancer<sup>48</sup>. Si 82 % d'entre eux en guérissent, ils doivent, pour cela, subir de nombreuses hospitalisations et suivre des protocoles médicaux longs, pénibles et douloureux. Durant ces traitements, certains de ces jeunes malades deviennent irritables et agressifs, d'autres

sombrent dans une dépression, ce qui peut majorer les effets secondaires de la chimiothérapie ou provoquer une perturbation de son administration. Cette détresse observée chez les enfants, couplée à l'impuissance des parents et du personnel soignant à trouver des solutions, pousse alors une infirmière du CHUQ à proposer un programme de zoothérapie avec des chiens<sup>49</sup>. Extrêmement bien documentée grâce à plusieurs expériences menées avec succès dans des hôpitaux américains, cette proposition est très favorablement accueillie, même si une année est nécessaire pour obtenir toutes les autorisations internes. Sans compter la recherche de financements \*, la mise en place d'un protocole d'hygiène stricte et... la sélection des animaux ! En effet, c'est par le biais inhabituel d'un appel à des chiens de particuliers que le projet démarre. Sur la centaine de toutous spontanément proposés par leurs maîtres, douze d'entre eux sont retenus après avoir passé avec succès un certain nombre de tests comportementaux.

Finalement durant l'été 1999, une chambre est spécialement aménagée à l'unité d'hémato-oncologie pédiatrique. On y pénètre par une antichambre amovible, ce qui permet d'éviter la dispersion d'allergènes d'origine animale dans le service. Au mois d'octobre, le programme est lancé pour une année d'expérimentation. Le jour de l'administration de son traitement de chimiothérapie, le jeune malade, accompagné

---

\* Apportés par la Fondation Maurice-Tanguay, Leucan-Québec, comité des usagers du CHUQ et l'Ordre régional des infirmières et infirmiers du Québec.

d'un membre de sa famille, est installé dans la chambre en compagnie du chien. Il a ainsi la possibilité, en recevant ses soins, d'interagir et de jouer avec l'animal tout en regardant la télévision, en lisant, en révisant ses cours, etc.

En un an, 27 petits malades bénéficient de ce programme baptisé « Magie d'un rêve ». Une étude menée auprès de leurs parents montre que, grâce à la présence de ce compagnon à quatre pattes, 92 % d'entre eux considèrent que l'hospitalisation est mieux acceptée par leur enfant et 88 %, qu'il prend plus facilement le traitement. Pour 65 % de ces parents, leur enfant socialise davantage et pour 48 % d'entre eux, il s'alimente mieux. Mais ce n'est pas tout : pour 74 % d'entre eux, l'enfant se sent moins abattu et plus motivé à poursuivre son hospitalisation et pour 92 %, il semble plus heureux. Comme l'explique Marc-André Dugas, chef du département de pédiatrie du centre mère-enfant Soleil du CHUQ, « en oncologie, les enfants ne courent pas à l'hôpital, ils n'ont pas hâte d'avoir la chimio. Mais là, ils avaient hâte de voir le chien, la chimio arrivait en seconde place, ça la faisait oublier, ce qui est magnifique ».

Chez les 22 infirmiers également interrogés, le score atteint pratiquement 100 % de réponses positives aux questions posées sur l'amélioration de l'état général des malades pendant l'administration de leur traitement. Enfin, aux interrogations « Êtes-vous satisfaits du programme ? », « A-t-il été important pour l'enfant ? » et « Le recommanderiez-vous à d'autres ? », on atteint là encore pratiquement 100 % de réponses positives tant chez les parents que chez les soignants.